

Recherches sociographiques



Laurent LAPLANTE, *La personne immédiate*

Simon Langlois

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057364ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057364ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langlois, S. (2000). Compte rendu de [Laurent LAPLANTE, *La personne immédiate*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 192–193.
<https://doi.org/10.7202/057364ar>

important du développement de leur discipline sur la scène universitaire québécoise et canadienne.

Patrice CORRIVEAU

Laurent LAPLANTE, *La personne immédiate*, Montréal, L'Hexagone, 1998, 266 p.

Journaliste chevronné et communicateur recherché, essayiste à la plume alerte et à la pensée incisive, Laurent Laplante est aussi sociographe à ses heures. « Ne pas blâmer mais constater » (p. 69) se donne-t-il comme projet dans l'ouvrage *La personne immédiate*. Mais même s'il entend s'en tenir à l'examen de faits pour exposer sa thèse, il ne peut retenir le moraliste qui sommeille en lui et qui s'indigne devant ce qu'il est en train d'analyser. Les véritables moralistes sont rares dans la tradition intellectuelle québécoise, aussi faut-il recommander la lecture de cet ouvrage non seulement à ceux et celles qui veulent en savoir plus sur leur société, mais aussi à ceux qui s'interrogent sur le sens à donner aux faits rapportés.

Quelle est la ligne directrice de l'ouvrage, l'argument principal ? L'auteur diagnostique une myopie généralisée et une priorité à l'immédiat qu'il observe dans trois cercles : celui formé des citoyens ordinaires, celui des décideurs politiques et des gens d'affaires, et enfin celui des intellectuels québécois qui lui semblent tous souffrir du même « mal de l'intelligence » pour reprendre le mot de TOCQUEVILLE que cite l'auteur. Pour Laplante, l'individu ne se pense plus comme responsable de son destin, il a renoncé à son autonomie. Il se pose en victime : si le fumeur est atteint de cancer, c'est la faute aux compagnies qui fabriquent des cigarettes et qui ont omis de l'informer des méfaits du tabac. Le sens critique sur ce qui arrive fait défaut et l'individu se conduit en docile consommateur, d'abord préoccupé par ce qui arrive ici et maintenant, d'où le label de *personne immédiate* qui donne son titre au livre. Ce manque de lucidité et de recul, cet aveuglement est un mal répandu chez les individus ordinaires enfoncés dans le confort et l'indifférence d'une société de consommation elle-même surprotégée par l'omniprésence de l'État qui veille à tout – la *nounou gouvernementale* comme il l'appelle – mais c'est aussi un mal qui a atteint les décideurs et ceux qui ont pour métier de penser, entend montrer l'auteur. Que la myopie ait ainsi gagné les deux cercles qui en principe devraient faire preuve de lucidité, voilà qui indigné le moraliste.

Laplante entend procéder par accumulation d'exemples pour arriver à convaincre son lecteur du bien-fondé de son analyse et il se révèle bon sociographe dans sa démarche d'observateur critique. En fait il livre ce que le savant appellerait des études de cas pour illustrer ce mal de l'intelligence qui frappe bien tous les milieux. Les parents qui se rangent du côté de leurs enfants fautifs à l'école ou l'auditeur de téléthon « qui endosse aveuglément des formules philanthropiques qui méritent pourtant un examen critique » (p. 64) sont des personnes immédiates. Dans le deuxième cercle, le livre, le cinéma, les nouvelles sont aussi traités comme des

produits consommables immédiatement par ceux qui font profession de métiers intellectuels. On lira sa critique des sommets typiquement québécois qui sont pour lui « la juxtaposition d'intérêts sectoriels immédiats » plutôt que le théâtre d'actions responsables posées par des gens intéressés au bien public (chap. 14). L'analyse de la coopération, du monde de la recherche, des ordres professionnels ou encore du syndicalisme – un chapitre à lire absolument – révèle d'autres cas de myopie chronique, d'attention portée d'abord à l'immédiat.

À lire ses analyses, on comprend pourquoi le moraliste a eu bien de la difficulté à se retenir de commenter. Mais l'absence d'esprit critique et la myopie, c'est dans le milieu intellectuel et à l'université que l'auteur les débusque avec le plus d'étonnement, et il ne se prive pas de s'en désoler, car c'est précisément dans ce même milieu que le sens critique devrait être le plus incisif. Avec les chapitres sur la coopération et le syndicalisme, celui qui porte sur les intellectuels et l'université est le plus percutant de l'ouvrage. Il dénonce la « terrifiante rectitude politique qui émascule la critique, tarit la capacité de réflexion et permet aux incarnations modernes de l'inquisition de s'avancer masquées » (p. 198). Le respect de la liberté académique est devenu le prétexte à ne pas toucher aux privilèges et à ne pas sanctionner l'incompétence ou la paresse. Et le carriérisme a remplacé la créativité et la critique lucide, comme dans le cas de l'universitaire type « qui ne court aucun risque et qui recopie prudemment son agenda dans son CV » (p. 202). Critique à l'emporte-pièce ? Certes, mais n'y a-t-il pas dans ces observations de Laurent Laplante un bon fond de vérité que ne voient plus ceux et celles qui ne vivent précisément que dans l'immédiat et le confort intellectuel de la routine bien protégée par les bureaucraties syndicalo-administratives ? On referme l'ouvrage et, prenant soin de bien regarder autour de soi et de lire les quotidiens, on découvre que l'auteur a vu bien des choses qu'on ne voyait plus.

Simon LANGLOIS

*Département de sociologie et CEFAN,
Université Laval.*
